

plus encore que la tour contemporaine et voisine de la cathédrale Saint-Pierre. Un certain italianisme marque des réalisations plus modestes et plus tardives. Dans le diocèse voisin, le clocher-porche de Saint-Maixent aurait été élevé entre 1440 et 1475. L'auteur termine par un « essai de classification structurelle et stylistique » : sont examinés notamment la structure, le contrebutement, « la technique du contrefort à retraits pivotés », les retraits de l'étage octogonal, les fleurons et crochets, développements que les photographies et croquis rendent très abordables.

Nicolas Faucherre approche les hommes. Il traite de « Jean Lebas père et fils, architectes en clochers ». La première mention connue de Jean Lebas, en 1446, se trouverait sur « la » baie à réseau de l'église des Jacobins de Saintes (on reviendra sans doute sur ce sujet avec la contribution de Markus Schlicht dans le *Congrès archéologique*, 2018). Dix-huit ans plus tard, il passe un contrat pour Saint-Michel de Bordeaux. Différentes sources montrent l'étendue de ses biens, tant à Bordeaux qu'à Saintes, et l'existence de son fils aîné et successeur, Jean II, dont le nom est associé à celui d'un charpentier pour le beffroi de Saint-Michel en 1495. L'auteur tente d'ajouter à ce canevas connu un certain nombre de réalisations non attribuées. Le clocher de Saint-Eutrope de Saintes fut audacieusement installé sur un bras nord de transept sans troubler la perception des volumes intérieurs ; l'analyse de l'élévation en montre toute la virtuosité. L'hypothèse de l'attribution aux Lebas pourrait correspondre à une sorte de passage de témoin entre le père et le fils ; elle s'appuie, par « une intime conviction », sur la « marque de fabrique » que constitue l'usage de la calligraphie gothique comme ornement architectural. Cette réflexion ne méconnaît pas les objections émises par d'autres chercheurs. Pour leur part, les clochers-amers de Moëze et Marennes, autour de 1500, pourraient se placer dans la suite de la carrière de Jean II.

Sous une forme cette fois monographique, Samuel Drapeau s'attache au clocher isolé de Saint-Michel de Bordeaux (1462-1492), déjà abondamment cité, pivot de l'ouvrage en quelque sorte. C'était « la flèche de pierre la plus élevée du royaume de France ». Mais il n'existe « plus assez de vestiges » authentiques pour permettre une véritable étude archéologique ; la hauteur même est à discuter en raison des restitutions successives (114 m actuellement). Ce chantier est renseigné de manière très inégale. Les sources, dont le contrat de Jean Lebas, qui œuvra de 1464 à 1479, ou les comptes de fabrique, conservés pour la

période 1486-1497, permettent néanmoins de comprendre les processus de commandite, maîtrise d'ouvrage, maîtrise d'œuvre, achat de matériaux. Processus commentés avant que ne soient brossées les principales étapes de la construction puis celles de la restauration (ainsi par Paul Abadie qui a restitué la flèche entre 1861 et 1865).

Le lecteur est ensuite entraîné dans des régions exotiques. Valérie Steunou n'hésite pas à parler de « négation des formes et structures flamboyantes » et démontre le grand conservatisme observé en Navarre au XVI^e siècle, voire « l'inertie des modes de construction locales ». Dans son tableau détone heureusement la belle tour carrée de Santa Maria de Los Arcos d'Estella, qualifiée à juste titre d'unicum, dont on connaît les maîtres maçons (depuis 1561). En revanche la Castille conduit Maria Pilar Gracia Cueto à déceler le rayonnement des modèles de l'Ouest français du XV^e siècle, qu'il s'agisse de façades ou des grandes tours qui les surmontent. Pour preuves la façade d'Oviedo (voir à partir de 1500 les relations entre les Asturies, La Rochelle et Nantes), ou une longue liste de maîtres français attestés.

On l'aura compris, les articles réunis ici sont assez éclectiques, aussi bien par l'ancrage géographique que par les lignes directrices ou le type d'approche, mais feuilleter l'ouvrage en montre assez vite la pertinence en raison de la réunion d'illustrations de qualité.

Claude Andrault-Schmitt

Léa GÉRARDIN, *Les maisons à pan de bois de Montricoux (Tarn-et-Garonne), XV^e-XVIII^e siècle*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2017, 21 cm, 62 p., 56 fig. et ill. en n. & bl. et en coul., schémas, cartes, glossaire. - ISBN : 978-2-8107-0508-5, 13 €.

(*Tempus Artis*. Petites monographies)

Le Midi toulousain est, avec le Grand Ouest et l'Alsace, l'une des aires où la recherche sur les maisons en pan de bois manifeste le plus grand dynamisme. Le petit livre de Léa Gérardin, tiré d'un mémoire universitaire, en donne une illustration très parlante. Il faut savoir gré à l'éditeur et au Bureau d'investigations archéologiques Hadès d'avoir uni leurs efforts pour rendre accessible les résultats d'un type d'études qui, en général, sont d'un accès limité, étant disponibles seulement dans les bibliothèques universitaires et les Services régionaux d'archéologie.

L'ouvrage présente en introduction une courte monographie de Montricoux, bourg médiéval du Tarn-et-Garonne, puis une étude détaillée de son architecture domestique. Celle-ci est, pour l'essentiel, constituée de maisons à ossature en pan de bois, à remplissages de terre et torchis ou de brique, et comportant parfois un mur maçonné. La recherche s'appuie sur un inventaire complet des demeures médiévales conservées (28 individus, du XV^e siècle sauf 4) et des nombreux vestiges (17), composant un dense corpus d'une quarantaine de constructions médiévales, auxquelles il faut ajouter 15 maisons en bois des Temps modernes. Un premier constat, qui n'était pas d'évidence il y a peu encore, est celui de la fréquence du recours au bois, pour des enveloppes complètes, dans ces terres méridionales durant les XV^e et XVI^e siècles. Le constat est confirmé par les prospections faites par ailleurs dans d'autres bourgs du département (Auvillar, Réalville) ou du Tarn (Labruguière, Sorrèze) ¹.

L'exposé propose une vue synthétique des divers types de maisons, dont beaucoup sont modestes et bâties sur un parcellaire modulaire, voire construites « en série ». L'auteur s'attache plus longuement à la description des grandes maisons à deux étages, en s'appuyant sur les monographies des 32 et 34, Grande rue, datées par dendrochronologie de 1459-1460d et 1463-1464d, pour lesquelles il fournit élévations, coupes et axonométries. Le n° 34 est d'autant plus intéressant qu'il a conservé une cloison médiane, perpendiculaire à la rue, qui fonde une restitution de la distribution des espaces internes. Sa voisine, le n° 32, complète la compréhension des états originels, car les structures sur poteaux de la façade de son rez-de-chaussée, décorées d'accolades et d'écus dans des quadrilobes, sont encore en place, ce qui est peu fréquent (autre très bel exemple à Réalville). Une particularité des constructions tient à l'emploi de « poteaux élargis » pour renforcer la solidité des points d'assemblages, sur lesquels portent les efforts de poussée et de traction (p. 28-29). En dépit de la minutie des observations, la question de la finition des épidermes des garnitures des colombages reste en revanche ouverte, ici comme dans la plupart des sites : était-ils enduits, ou laissés nus, notamment quand les briques dessinent d'harmonieux motifs décoratifs ?

L'auteur livre une bibliographie fournie, quelques pages sur les techniques et vocabulaires des constructions en bois et un aperçu sur l'approvisionnement en matériaux et sa réglementation. Ce petit livre, d'une présentation claire et très soignée, ne mérite que des compliments. Il constitue une contribution

appréciable à la connaissance de l'architecture domestique en bois de la fin du Moyen Âge, sans négliger celle des siècles suivants, dont est mise en lumière la baisse de qualité, surtout imputable aux difficultés d'approvisionnement.

Pierre Garrigou Grandchamp

1. Pierre Garrigou Grandchamp, « Les maisons médiévales à pans de bois d'Auvillar et de la Moyenne Garonne », *Bull. Soc. arch. hist. Tarn-et-Garonne*, t. CXXXVII, 2012, p. 51-83 ; Adeline Béa, « L'architecture civile en pan de bois à Labruguière, à Sorèze et dans le sud du Tarn, deuxième moitié du XV^e-XVI^e siècle », dans *La construction en pan de bois au Moyen Âge et à la Renaissance*, Clément Alix et Frédéric Épaud (dir.), Tours, 2013, p. 395-416 (c.r. dans *Bull. mon.*, 2014-4, p. 364-365).

Divers

Sophie LIEGARD *et alii*, *Les sarcophages médiévaux du département de l'Allier. Étude des contenants funéraires en pierre des premiers siècles du Moyen Âge dans le Bourbonnais et ses environs*, Le Montet, Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques du Centre-Allier (GRAHCA), 2017, 30 cm, 190 p., 258 fig. et ill. (13 en coul., 245 en n. & bl.), plans, cartes, tabl. - ISSN : 0992-3691, 18 €.

(Publications du GRAHCA, 10)

L'ouvrage de S. Liegard s'inscrit dans la lignée des études sur les sarcophages du Haut Moyen Âge de ces dernières décennies, mises en exergue lors des XXX^e journées internationales de l'Association Française d'Archéologie Mérovingienne les 2-4 octobre 2009 à Bordeaux (I. Cartron, F. Henrion et Chr. Scuiller, *Les sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion*, Bordeaux, 2015, publication à laquelle S. Liegard avait participé à propos de la production des sarcophages en Auvergne). Dans la présente synthèse sur ceux de l'Allier, l'auteure rassemble les différentes informations sur ces contenants funéraires sous la forme d'une étude (1^{re} partie) abordant différents aspects et d'un inventaire (2^e partie).

S'appuyant sur un *corpus* de 120 sites et d'environ 400 sarcophages, le premier chapitre définit en préalable l'objet de l'étude. Le deuxième chapitre sur les sarcophages de l'Allier est composé d'une historiographie allant des premières mentions en 1672 jusqu'aux découvertes les plus récentes. Il faut cependant attendre les années 1990 pour qu'un premier essai typologique apparaisse. La recherche de S. Liegard est basée sur des sources

documentaires (à l'exception des archives) et des études sur terrain, se limitant aux cas attestés répartis de manière homogène dans le département, sauf dans la partie orientale de celui-ci. L'ampleur du travail d'inventaire et la participation à plusieurs projets tant sur les sarcophages que sur les carrières de l'Allier sont soulignées et ces entreprises se poursuivent avec les moyens à disposition.

Le troisième chapitre s'attèle à un aspect plus économique concernant la production des sarcophages et les transports utilisés. Trois natures de roches ont été utilisées dans l'Allier. Chacune est décrite précisément avec, dans la mesure du possible, la détermination des lieux de production et de diffusion. Parmi plusieurs dizaines de carrières recensées par S. Liegard, une trentaine ont potentiellement été exploitées pour les sarcophages. Il s'agit de gisements de grès localisés à l'ouest de Moulins. Leur étude a abouti à une première typologie des carrières à ciel ouvert, dont deux des trois types définis ont pu fournir des sarcophages. Leur visite systématique a aussi permis d'établir un inventaire des traces de tailles, mais sans datation possible. La taille complète des sarcophages ainsi que les décors semblent avoir été faits au sein de la carrière. Le niveau de la finition peut varier d'un exemplaire à l'autre et les traces laissées sont principalement irrégulières, courbes ou en chevrons. Ces objets lourds, fragiles et encombrants sont diffusés largement dans les secteurs des carrières et au moins jusqu'à 50 km à l'entour. Certains ont vraisemblablement été distribués en dehors du département, dans un territoire de près de 300 km de long sur 120 km de large. Cette distribution ne correspond à aucun découpage géographique de l'époque mérovingienne et n'est pas liée à la présence ou non des ressources géologiques. Elle coïncide avec le tracé du réseau fluvial et avec celui des routes romaines, même pour de longues distances, comme dans d'autres régions de la Gaule. Ceci montre l'existence de réseaux commerciaux structurés.

Le quatrième chapitre traite de la typomorphologie des sarcophages et de leurs décors. Le *corpus* repose sur 140 cuves, principalement monolithes et trapézoïdales en grès. La typologie de celles-ci est basée sur les indices morphologiques de F. Henrion. Outre ces cuves, sont repris quelques exemplaires de petite taille, réalisés dans des éléments architectoniques antiques, des cuves bipartites plus souvent rectangulaires et des cas atypiques. Le *corpus* des couvercles est composé d'une soixantaine d'exemplaires, presque exclusivement en grès, dont seulement 14 sont considérés comme entiers. Ce faible nombre s'explique par le

remploi fréquent des sarcophages, impliquant la disparition ou la destruction des couvercles originaux. Quatre types de couvercles avec des dimensions similaires aux cuves ont été déterminés. En outre, une vingtaine de cuves ont des dispositifs particuliers tels que des aménagements céphaliques, des perforations ou des *fenestella*. Seuls cinq types de motifs ont été recensés uniquement sur la paroi extérieure du panneau de tête. Il s'agit de triangles, de croisillons, de croix latines pattées, ancrées et d'arcatures.

Le cinquième chapitre est consacré aux sarcophages dans les nécropoles, dont aucune n'a été fouillée totalement dans l'Allier. Trois contextes funéraires sont distingués : rural, urbain et dans des bâtiments, avec des organisations et des concentrations différentes. À part dans les édifices, il n'y a pas de zone de forte concentration particulière de sarcophages qui côtoient d'autres types d'inhumations. Les réutilisations des sarcophages se repèrent par l'absence d'éléments de couverture ou la manipulation des ossements comme la réduction dans ou en dehors de la cuve, datant souvent du bas Moyen Âge. Ces réutilisations montrent que les sarcophages étaient sans doute repérables dans la nécropole. Leur emploi se lit aussi tant dans la maçonnerie où ils sont utilisés comme pierre à bâtir que dans la conception de nouvelles sépultures, surtout aux époques carolingienne et romane, ou, à toute époque, par pragmatisme. Comme pour d'autres régions, il est difficile de dater l'utilisation initiale de ces sarcophages. Dans l'Allier, la typologie ne permet qu'une datation relative peu fiable. D'autres données telles que les épitaphes, la datation du squelette ou le rare mobilier peuvent permettre d'affiner la fourchette chronologique, tout en restant prudent si les circonstances de découverte ne sont pas connues ou fiables. Le contexte stratigraphique reste donc le meilleur indicateur, surtout en milieu urbain. Les sarcophages de l'Allier sont ainsi attestés au VI^e-VII^e siècle avec une apparition possible dès le V^e siècle et une fin de production vers la fin du VII^e et le début du VIII^e siècle. Cette première partie de l'ouvrage se clôt par des conclusions et des perspectives de recherches. En effet, si de nombreuses questions et hypothèses restent en suspens, cette étude est une première étape dans les connaissances sur les productions de ces sarcophages.

L'inventaire constitue la deuxième partie, plus conséquente, reprenant les 120 sites avec des sarcophages attestés. Une liste et une carte reprennent chacun des sites mentionnés, qui sont ensuite présentés sous forme d'une fiche composée d'un tableau récapitulatif et d'une